

ESSAI



La grande pagaille
★★★★☆
MONIQUE ATLAN
ET ROGER-POL DROIT
Editions de l'Observatoire
217 p., 22 €, ebook 14,99 €

La vérité a ses droits

Nous vivons l’irruption d’un brouillage généralisé entre vrai et faux. Cette « grande pagaille » ne provient pas seulement du « numérique », expliquent Monique Atlan et Roger-Pol Droit : elle révèle une mutation profonde de l’humanité elle-même.

WILLIAM BOURTON

Vérités alternatives, infox (*fake news*), hallucinations de l’IA... A l’ère numérique, bobards et canards ont pris une autre dimension. Les lignes de partage entre fiction et réalité se brouillent. Quelle attitude adopter pour naviguer sans faire naufrage sur cette mer houleuse ? C’est le sujet de *La grande pagaille*, le nouvel essai de la journaliste Monique Atlan et du philosophe Roger-Pol Droit.

Comment en est-on arrivé à confondre vrai et faux, quand ce n’est à décréter que la vérité n’est qu’un trompe-l’œil, une construction historique et idéologique ? Les auteurs commencent par éclairer les causes de l’actuelle désorganisation. Ils remontent le temps jusqu’à l’âge classique et au passage du statut divin au statut humain de la vérité. Ils évoquent ensuite « l’ère du soupçon ». Marx, Freud et Nietzsche, pour qui derrière nos pseudo « vérités » se cache un arrière-plan qui les discrédite : l’exploitation économique, l’inconscient ou une volonté de puissance socialement réprimée. Ils épinglent Heidegger, Foucault ou Derrida, qui se préoccupèrent moins de la vérité en tant que telle – soit la correspondance entre des faits objectifs et leur description – que des représentations, des discours et des comportements à son propos et des « effets de pouvoir » qu’ils engagent.

Un équilibre instable

Cela posé, est-il possible de réinstaurer du discernement alors que tant de contemporains jugent ce qu’ils disent plus important que ce qui est, et leurs désirs plus décisifs que les faits ? Monique Atlan et Roger-Pol Droit avancent quelques pistes – dont ils épinglent l’efficacité comme les limites – pour relever ce défi majeur qu’est de trouver à chaque instant l’équilibre, forcément instable, entre confiance et défiance. La vérité se travaille et s’élabore patiemment – ce que les réseaux sociaux remplacent souvent par l’attitude opposée : l’affirmation péremptoire.

Est-il possible de réinstaurer du discernement alors que tant de contemporains jugent ce qu’ils disent plus important que ce qui est, et leurs désirs plus décisifs que les faits ?

Le salut personnel et collectif passe d’abord par l’éducation (*e-ducere* : « conduire au-dehors »). Sortir des routines, des adhésions sans réflexion. Diversifier et comparer ses sources d’information. Se méfier des autres... et de soi-même. Douter d’abord mais pas continûment. Tenir compte des temps et des lieux – ce qui était vrai hier là-bas ne l’est plus forcément aujourd’hui ici. Accepter l’incertitude. Oser avouer : « Je ne sais pas. » Apprendre de ses erreurs et de ses aveuglements. Et après tout cela, se fier à son instinct : « Je ne me suis pas posé la question », disent fréquemment les sauveteurs...

ROMAN

« Tout ce qu’on fout sous le tapis vous revient à la figure »

Avec « La petite sauvage », Laurence Nobécourt revient sur une histoire familiale marquée par la succession, et interroge, à travers un dialogue intime avec son double juvénile, la part d’ombre et de grâce qui traverse l’humain.



La petite sauvage
★★★★☆
LAURENCE NOBÉCOURT
Grasset
288 p., 22 €
ebook 15,99 €

ENTRETIEN

MANOË PEETERS

Persuadée que l’écriture est salvatrice, Laurence Nobécourt vient ici clore non pas un chapitre, mais une histoire : celle de sa famille et des tourments qu’elle aura occasionnés. Dans ce texte qu’elle s’offre à elle-même – *La Petite sauvage*, c’est la représentation juvénile de Laurence Nobécourt –, l’auteure revient sur la période tumultueuse qui a profondément marqué sa relation avec ses sœurs : la succession. De cet événement inévitable de la vie va découler le besoin d’aller au-delà, de fouiller le passé afin de comprendre l’origine de la noirceur qui caractérise sa relation avec ses aînées. Dans cette quête surgissent le fantôme d’un père attaché à l’extrémisme politique, celui d’un oncle aux avances quelque peu douteuses et les démons d’une tentative d’avortement. Au-delà de questionner sa propre histoire, c’est celle de l’humanité entière qu’elle vient bousculer. Que fait-on de la haine qui sommeille en nous, et qui se manifeste, prête à éclater ?

Ce livre, c’est un dialogue avec vous-même, la petite sauvage. Pourquoi avoir fait ce choix d’écriture ?

C’est pour elle que je l’ai écrit, je crois. J’ai envie de dire que ça s’est fait naturellement. J’ai travaillé pendant plusieurs années sur ce livre. Mon obsession était de vouloir à tout prix protéger mes

sœurs. Je voulais que tout le monde soit innocent. C’est une sorte de fantasme que j’ai gardé très longtemps. A un moment donné, j’ai tout laissé de côté parce que ça ne fonctionnait pas. Et c’est à ce moment-là que *La petite sauvage* est arrivée. C’est celle en moi qui n’a pas reçu une éducation à l’altérité, qui est quelque chose qui a énormément manqué dans ma famille et qui crée des situations haineuses.

Dans le roman, la petite sauvage ne cesse de vous réclamer d’écrire ce livre sur votre histoire. Pourquoi en a-t-elle tellement besoin ?

C’est à la fois un désir de nommer des choses. Il y a une forme de naïveté ou de foi que j’ai en la littérature. Je crois que la littérature, dans un sens, change le monde. Si elle disparaît, le monde serait mille fois pire. On a besoin de narration. L’humain ne peut pas être humain sans récit de lui-même. On n’arrête pas de se raconter des histoires. On change de récit et d’identité au fur et à mesure de la vie. Quelqu’un m’a fait une remarque sur ce livre qui m’a beaucoup touchée : « Au fond, ce livre, il faudrait le mettre dans toutes les mains des familles où ça commence à merder avec la succession pour leur dire de se parler avant d’en arriver là. »

Ce livre s’inscrit dans une série de romans dédiés à votre histoire. En quoi celui-ci est-il différent ?

Il est différent parce qu’il vient clore quelque chose. Je crois que la littérature m’a aidée à trouver ma place. Cette problématique de devoir trouver sa place, c’est une problématique qui est très répandue, je crois. J’ai été comme obligée de faire cette enquête, de remonter plus loin, pour comprendre comment on peut arriver à une telle haine entre frères et sœurs. J’ai été amenée à scruter mon arbre et, ce faisant, à mettre au jour des éléments qui me permettent aujourd’hui de mieux comprendre. C’est comme un kaléidoscope. Tout est devenu plus net.

Qu’est-ce qu’il y a de difficile à retourner fouiller dans son passé ?

Je pense que c’est vraiment difficile d’accepter de voir les choses. Ce qui m’a frappée, c’est la façon dont moi, comme tout enfant, projette des choses sur les êtres. Ce sont des êtres qui deviennent fantasmatiques, ce sont des idéaux. Et puis finalement, tout finit par dégringoler. Je crois que de toute façon, c’est difficile de voir son ombre et celle des autres, celles de ceux qui ont tellement compté. Mais je suis persuadée qu’il y a du bon à retourner voir dans le passé. Tout ce qu’on fout sous le tapis finit par moisir et vous revient à la figure trois kilomètres plus loin par un autre biais.

Vous écrivez que « malgré la soif d’amour des êtres humains, leur pouvoir de destruction est inimaginable, il ne s’éteint jamais ». Comment fait-on pour vivre avec ça ?

Je crois que tout ça, et notamment ce livre, m’a aidée à faire un constat. Dans le monde, il n’y a pas une sorte d’ascension extraordinaire vers une lumière et une paix magnifique, comme je le croyais étant jeune. Il y a le mortifère dans l’humain, le pouvoir de destruction, cette énergie de Thanatos, de mort, en quelque sorte. Et pour autant, ça n’empêche pas qu’au cœur même de ce constat, il y ait la grâce, l’amour, un geste incroyable qui ne devait pas avoir lieu et qui a lieu, une main tendue. On possède chacun des parts de nous qui doivent vivre ensemble, c’est-à-dire que l’on peut à la fois éprouver une colère immense à l’égard d’un individu et ressentir aussi de la compassion pour cette même personne, et tout cela doit cohabiter. C’est ma foi, en quelque sorte. J’ai foi en la vie.



Avec Le Soir et Premier Chapitre
lisez les premières pages de ce livre sur notre site.

